



TANCREDE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS
RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

Illustres Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos Ty-
rans,

Et former un Etat triomphant & tranquille :
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans.
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui
 nous reste,
 Le droit le plus sacré des mortels généreux,
 La liberté; c'est-là que tendent tous nos vœux.
 Deux puissans ennemis de nôtre République,
 Des droits des Nations, du bonheur des humains,
 Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
 Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
 Ces despotes altiers partageant l'Univers,
 Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
 Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine;
 Le hardi Solamir insolemment domine
 Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
 Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes
 d'Enna:

Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
 Mais nos communs Tyrans l'un de l'autre jaloux,
 Armés pour nous détruire, ont combattu pour
 nous;
 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie;
 A nôtre liberté le Ciel ouvre une voie;
 Le moment est propice, il en faut profiter.
 La grandeur Muselmanne est à son dernier âge;
 On commence en Europe à la moins redouter:
 Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
 Le grand Léon * dans Rome, armé d'un saint
 courage,

* Léon IV. un des grands Papes que Rome ait jamies eu. Il
 chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle
 l'Auteur de l'Essai sur l'Histoire générale, & sur les mœurs des Na-
 tions: „ Il était né Romain; le courage des premiers âges de la
 „ République revivait en lui dans un temps de lâcheté & de cor-
 „ ruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome
 „ qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Nous ont assez appris comme on peut la dompter.

Je ſçai qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal aſſurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions ſur nous nos armes criminelles,

Où l'Etat répandait le ſang de ſes enfans.
Etrouffons dans l'oubli nos indignes querelles ;
Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous ;
Celui du bien public, & du ſalut de tous.
Que de nôtre union l'Etat puiſſe renaître ;
Et ſi de nos égaux nous ſumes trop jaloux,
Vivons & périſſons ſans avoir eu de maître.

O R B A S S A N.

Argire, il eſt trop vrai que les diviſions
Ont régné trop longtems entre nos deux maiſons.

L'Etat en fut troublé ; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.

En citoyen zélé j'accepte vôtre fille ;
Je ſervirai l'Etat, vous, & vôtre famille,
Et du pied des autels où je vai m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger !
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure ;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux ;
Il fut d'autres Tyrans non moins pernicioeux,
Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore !

De quel droit les Français, portant partout
 leurs pas,
 Se font-ils établis dans nos riches climats ?
 De quel droit un Coucy (a) vint-il dans Syracuse,
 Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse ?
 D'abord modeste & simple il voulut nous servir ;
 Bientôt fier & superbe il se fit obéir.
 Sa race accumulant d'immenses héritages,
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
 Osa sur ma famille élever sa grandeur.
 Nous l'en avons punie ; & malgré sa faveur
 Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
 Tancrede (b), un rejetton de ce sang dangereux,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
 A servi, nous dit-on, les Césars de Bizance ;
 Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
 Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
 Tout Français est à craindre : on voit même en
 nos jours
 Trois simples Eueyers (c), sans biens & sans se-
 cours,
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (d),
 Aux champs (e) Apulliens se faire une patrie,
 Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
 Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
 Grecs,

(a) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles le Chauve.

(b) Ce n'est pas Tancrede de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(c) Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille : Drogon, Batic et Repostel.

(d) La Normandie.

(e) Le pays de Naples.

Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous
dévore :

Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble & nous
venger.

J'ai vû plus d'une fois Syracuse trahie ;
Maintenons nôtre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance & la sévérité.
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

L O R E D A N.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musul-
mans,

Dans la Sicile encor ait tant de partisans ;
Que partout dans cette Isle & guerrière & Chré-
tienne,

Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits,
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant scû s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la
paix,

Et pour nous désunir soigneux de nous séduire ;

Un sexe dangereux dont les faibles esprits
 D'un peuple encor plus faible attire les homma-
 ges,
 Toujours des nouveautés & des héros épris,
 A ce Mauve imposant prodigua ses suffrages,
 Combien de Citoyens aujourd'hui prévenus
 Pour ces arts séduifans (a) quel'Arabe cultive!
 Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
 A nos vrais Chevaliers noblement inconnus.
 Que nôtre art soit de vaincre, & je n'en veux
 point d'autre.

J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
 Et j'approuve surtout cette sévérité
 Vengeresse des loix & de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître; (b)
 Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître;
 Mettons un frein terrible à l'infidélité:
 Au salut de l'Etat que toute pitié cède:
 Combattons Solamir & proscrivons Tancrede.
 Tancrede né d'un sang parmi nous détesté
 Est plus à craindre encor pour nôtre liberté.
 Dans le dernier Conseil un decret juste & sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés.
 A ce nom de Tancrede en secret attachés,
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

C A T A N E.

Qui, nous y souscrivons.

Que

(a) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(b) Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Bizance ;
 Qu'une Cour odieuse honore sa vaillance ;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrède en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui même à nos sacrés remparts.
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars
 Ne doit rien posséder dans une République.
 Orbassan de nos loix est le plus ferme appui,
 Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour
 lui.

Tel est mon sentiment.

A R G I R E.

Je vois en lui mon gendre ;
 Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin,
 Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
 Vous sçavez qu'à regret on m'y vit condescen-
 dre.

L O R E D A N.

Blâmez-vous le Sénat ?

A R G I R E.

Non ; je hais la rigueur ;
 Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
 Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

O R B A S S A N.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les pren-
 dre ;
 Je n'ai point recherché cette faible faveur.

A R G I R E.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hymé-
 née ;
 Qu'il

Qu'il amène demain la brillante journée,
 Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
 Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
 Votre rival en tout, il osa bien prétendre
 En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ;
 Il pensoit m'honorer par cet hymen fatal.
 Allez — dans tous les temps triomphez d'un ri-
 val :

Mes amis — soyons prêts — ma faiblesse & mon
 âge

Ne me permettent plus l'honneur de comman-
 der ;

A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder :
 Vous suivre est pour mes ans un assez beau par-
 tage :

Je serai près de vous, j'aurai cet avantage ;
 Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
 Mes yeux seront témoins de vôtre fier courage ;
 Et vous auront vû vaincre avant de se fermer.

L O R E D A N.

Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous
 osons croire

Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
 Nous nous promettons tous l'honneur de la vi-
 ctoire ;

Où l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCE-

* Il étoit alors très-commun de marier des Chrétiennes à des Musulmans, & Abdalife, le fils de Musa conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigue : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

S C E N E II.

A R G I R E , O R B A S S A N .

A R G I R E .

EH bien , brave Orbassan , suis-je enfin vôtre
père ?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter sur vous ?

O R B A S S A N .

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'Etat Argire , il nous réconcilie.
Cet Hymen nous rapproche , & la raison nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été for-
mé ,
Si dans nôtre querelle à jamais assoupie ,
Mon cœur qui vous hait , ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant , qu'un autre instant dé-
truit ,
Que suit l'indifférence , & trop souvent la haine ,
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de
Mars ,
Ne sçait point soupirer au milieu des hazards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous com-
plaire ,
Nôtre union naissante à tous deux nécessaire ,
La

La splendeur de l'Etat, vôtre intérêt, le mien ;
 Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
 Il pourra resserrer un si noble lien ;
 Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

A R G I R E.

J'estime en un soldat cette mâle fierté :
 Mais la franchise plaît, & non l'austérité ;
 J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
 Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
 C'est peu d'être un guerrier, la modeste douceur
 Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
 Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
 Dans nos temps orageux de trouble & de mal-
 heur,

Par sa mère élevée à la cour de Bizance,
 Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
 Qui tient de la rudesse, & ressemble à l'orgueil.
 Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

O R B A S S A N.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austère ;
 Elevé dans nos camps, je préférerai toujours
 A ce mérite faux des politesses vaines,
 A cet art de flater, à cet esprit des cours,
 La grossière vertu des mœurs Républicaines.
 Mais je sçai respecter la naissance & le rang
 D'un estimable objet formé de vôtre sang.
 Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
 Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

A R G I R E.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous,
 SCE,

S C E N E III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

A R G I R E.

LE bien de cet Etat, lesvoix de Syracuse,
 Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
 Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse,
 Ce noble Chevalier, qui se rejoint à moi,
 Aujourd'hui par ma bouche a reçu vôtre foi.
 Vous connaissez son nom, son rang, sa renom-
 mée :
 Puissant dans Syracuse il commande l'armée :
 Tous les droits de Tancrede entre ses mains re-
 mis, . . .

A M E N A I D E *à part.*

De Tancrede !

A R G I R E.

. . . A mes yeux sont le moins digne prix
 Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

O R B A S S A N.

Elle m'honore assez, Seigneur, & sa présence
 Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
 Puissai-je en méritant vos bontés & son choix,
 Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

A M E N A I D E.

Mon père, en tous les temps, je sçai que vôtre
 cœur
 Sen-

Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bon
 heur.

Vôtre choix me destine un héros en partage ;
 Et quand ces longs débats qui troublèrent vos
 jours,

Grace à vôtre sagesse ont terminé leur cours,
 Du nœud qui vous rejoint vôtre fille est le gage ;
 D'une telle union je conçois l'avantage.

Orbassan permettra que ce cœur étonné,
 Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours con-
 traire,

Par ce changement même au trouble abandonné,
 Se recueille un moment dans le sein de son père.

O R B A S S A N.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'opposer
 A de tels sentimens, dignes de mon estime,
 Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
 Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abu-
 ser.

J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête,
 C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
 La victoire en rend digne : & j'ose me flater
 Que bientôt des lauriers en orneront la fête.



SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

A R G I R E.

Vous semblez interdite : & vos yeux pleins
 d'effroi,
 De larmes obscurcis se détournent de moi.
 Vos soupirs étouffés semblent me faire injure ;
 La bouche obéit mal, lorsque le cœur murmure.

A M E N A I D E.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
 Qu'après tant de malheurs, & de si longs débats,
 Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
 Que mes tremblantes mains uniraient l'un &
 l'autre,
 Et que vôtre ennemi dût passer dans mes bras.
 Je n'oublierai jamais que la guerre civile
 Dans vos propres foyers vous priva d'un azile ;
 Que ma mère à regret évitant le danger,
 Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
 Que des bras paternels avec elle arrachée,
 A ses tristes destins dans Bizance attachée,
 J'ai partagé longtems les maux qu'elle a soufferts.

Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
 J'appris sous une mère abandonnée, errante,
 A supporter l'exil & le sort des proscrits,
 L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
 Et

Et la fausse pitié pire que les mépris,
 Dans un sort avili noblement élevée,
 De ma mère bientôt cruellement privée,
 Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
 Roscau faible & tremblant, n'ayant d'appui que
 moi.

Vôtre destin changea. Syracuse en allarmes
 Vous remit dans vos biens, vous rendit vos hon-
 neurs,

Se reposa sur vous du destin de ses armes,
 Et de ses murs sanglans repoussa les vainqueurs.
 Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
 Un malheur inouï m'en avait exilée ;
 Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau
 Vos mains de mon hymen allument le flambeau ;
 Je sçai quel intérêt, quel espoir vous anime ;
 Mais de vos ennemis je me vis la victime,
 Je suis enfin la vôtre : & ce jour dangereux
 Peut-être de nos jours fera le plus affreux.

A R G I R E.

Il sera fortuné: c'est à vous de m'en croire ;
 Je vous aime, ma fille ; & j'aime votre gloire.
 On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
 Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
 Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
 Je vous donne au héros qui marche contre lui,
 Au plus grand des guerriers armés pour nous
 défendre,

Autrefois mon émule, à présent nôtre appui.

A M E N A I D E.

Qui appui ! vous vantez sa superbe fortune ;
 Mes

Mes vœux plus modérés la voudraient plus
 commune ;
 Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
 N'eût point pour s'aggrandir dépouillé l'inno-
 cent. *

A R G I R E.

Du Conseil, il est vrai, la prudence sévère
 Veut punir dans Tancrede une race étrangère ;
 Elle abusa longtemps de son autorité,
 Elle a trop d'ennemis.

A M E N A I D E.

Seigneur, ou je m'abuse,
 Ou Tancrede est encor aimé dans Syracuse.

A R G I R E.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté ;
 Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Ilirie ;
 Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
 Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
 Il est par un décret chassé de nos remparts.

A M E N A I D E.

Pour jamais ! lui Tancrede ? *

A R G I R E.

Oui, l'on craint sa présence,
 Et si vous l'avez vû dans les murs de Bizance,
 Vous sçavez qu'il nous hait.

A M E N A I D E.

Je ne le croyais pas. *

B

Ma

* Si on joue cette Tragédie dans les Provinces, l'Actrice re-
 présentant Aménaiide doit sçavoir que ces vers marqués doivent
 être récités avec l'air & le ton d'une froideur contrainte.

Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
 L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure.
 Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
 Pour ce fier Orbassan contre vous s'animent,
 Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous oppri-
 mèrent,
 Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
 C'est tout ce que j'ai sçû.

A R G I R E.

C'est trop, Aménaïde,
 Rendez - vous aux conseils d'un père qui vous
 guide.
 Conformez - vous au temps, conformez - vous
 aux lieux,
 Solamir & Tancrède, & la Cour de Bizance
 Sont tous également en horreur en ces lieux.
 Votre bonheur dépend de votre complaisance.
 J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat.
 Je le servis injuste, & le chéris ingrat.
 Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure ;
 Prenez mes sentimens ; & devant que je meure ,
 Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'e-
 spoir.

Je suis prêt à finir une vie orageuse.
 La vôtre doit couler sous les loix du devoir ;
 Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

A M E N A I D E.

Ah Seigneur ! croyez-moi, parlez moins de bon-
 heur.
 Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
 Je

Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
 Mais pour en disposer attendez quelques jours;
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie:
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
 Il peut tomber; tout change: & ce héros peut
 être
 S'est trop tôt déclaré vôtre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMENAÏDE.

Cette témérité

Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
 Je sçai que dans les cours mon sexe plus flaté,
 Dans vôtre République a moins de liberté:
 A Bizance on le sert; ici la loi plus dure
 Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
 Les Musulmans altiers, trop longtemps vos vain-
 queurs,
 Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
 Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop
 d'elles.

De tout ce que j'entends mon esprit est confus.
 J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
 La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime:
 La parole est donnée, y manquer est un crime.
 Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
 Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.

Tous les jours de ma vie ont été des orages,
 Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;
 Et puisse Amenaïde, en formant ces liens,
 Se préparer des jours moins tristes que les miens !



SCENE V.

AMENAÏDE seule.

T Anocrède, cher amant ! moi j'aurois la fai-
 blese
 De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
 Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
 Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
 Je pourrais...



SCENE VI.

AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie :
 Voi le trait détesté qui m'arrache la vie.
 Orbassan par mon père est nommé mon époux !

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour
 vous.

J'ai vû vos sentimens, j'en ai connu la force ;

Le

Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point
d'amorce

Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Vôtre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrede & Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent ;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Celui qui de vos vœux devint le digne objet,
Le sera pour jamais ; & puisque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
Vôtre ame est trop constante.

A M E N A I D E.

Ah ! tu n'en peux douter :
On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage ;
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer d'avantage.
Ecoute ; dans ces murs Tancrede est regretté,
Le peuple le chérit. . .

F A N I E.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœur comme vous tiennent contre l'ab-
sence ;
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

A M E N A I D E.

Il est aussi plus juste.

F A N I E.

Mais il est asservi; nos amis sont cachés;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un Sénat Tyrannique est ici tout-puissant.

A M E N A I D E.

Oui, je sçai qu'il peut tout quand Tancredi est
absent.

F A N I E.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore;
Mais il est loin de vous.

A M E N A I D E.

Juste ciel, je t'implore!

(à Fanie.)

Je me confie à toi; Tancredi n'est pas loin,
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse & qu'on tremble à sa
vûe.

Tancredi est dans Messine. . . .

F A N I E.

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

A M E N A I D E.

il ne le fera pas, — non, Fanie; & peut être
Mes oppresseurs & moi nous n'aurons plus qu'un
maître.

Vien, — je t'apprendrai tout, — mais il faut
tout oser;

Le joug est trop honteux, ma main doit le briser;
La

La persécution enhardit ma faiblesse ;
Le trahir est un crime : obéir est bassesse,
S'il vient, c'est pour moi seule, & je l'ai mérité :
Et moi timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrai mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage ;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'a-
mour.

Fin du premier Acte.



B 4

ACTE